

**Hanna Reichel, réponse à Nivedita Menon, contribution à la séance plénière,
18 octobre 2025**

Professeure Menon, merci beaucoup pour votre intervention incroyablement riche et stimulante. Vous nous avez donné tant d'exemples concrets de luttes pour la justice, ainsi que des principes épistémiques sur la manière de réfléchir à sa poursuite.

Je voudrais partager une anecdote tirée de mon propre contexte sur les notes de justice, d'ordre et de désordre que vous nous avez données: le séminaire où j'enseigne gère une petite exploitation agricole durable, appelée « **Farminary** ». La Farminary enseigne aux étudiants l'alimentation et le sol, la communauté et l'écologie, le repos et le travail, et ses récoltes approvisionnent notre cafétéria ainsi que la communauté locale. Dans cette Farminary, j'enseigne un cours intitulé «**Théologies de l'ordre et du chaos**». La plupart de nos expériences existentielles – personnelles, communautaires et politiques – peuvent être racontées comme des expériences d'ordre et de chaos, et le pari de ce cours est que différentes doctrines – création, providence, eschatologie – sont des récits et des cadres conceptuels développés pour traiter les expériences d'ordre et de chaos à la lumière de notre foi en Dieu.

Au **début du cours, les étudiants réfléchissent** à leurs associations avec les concepts d'ordre et de chaos. Certains étudiants font état d'événements traumatisants: l'apparition d'une maladie, des violences sexuelles, la mort d'un enfant. Ils trouvent souvent que les récits de la création comme établissement d'un ordre stable et fiable expriment le mieux leur espoir et leur foi en Dieu. D'autres étudiants ont souffert d'une oppression systémique en raison de leur sexualité, de leur expression de genre, de leur race ou de leur origine ethnique. Leur espoir et leur foi en Dieu s'expriment de manière plus adéquate dans les récits de la création comme une explosion et un débordement d'énergie qui ouvrent de nouvelles possibilités.

Et puis, un an, juste avant le premier jour de cours, un ouragan a dévasté la Farminary. La classe se préparait à récolter les fruits d'un été riche, mais nous nous sommes retrouvés à faire le travail douloureux de composter ce qui était désormais contaminé par les eaux de crue provenant des égouts voisins. Je peux vous dire que la classe

de cette année-là dans son ensemble avait une vision très différente de l'ordre et du chaos par rapport aux autres années, façonnée par cette tempête.

Nous avons besoin d'une **théologie différentielle** pour *rendre justice* à nos différentes expériences du monde, de la grâce et de notre besoin de délivrance. Nous avons également besoin de conceptions différentielles de la justice. Ni **Dieu ni la justice** ne sont de simples «projections correctives» de notre expérience. Mais aucun des deux ne peut être formulé sans les indexer à notre expérience différentielle.

L'injustice prend de nombreuses formes. Cela signifie peut-être qu'il **ne peut y avoir** non plus **de forme unique de justice**. Je pense que la réticence à formuler des visions positives de la liberté et de la justice n'est que partiellement liée à la *difficulté* de le faire et qu'à un niveau plus profond, cette réticence trace une frontière éthique, exprimant la sagesse selon laquelle aucune conception unique de la justice ne pourra «rendre justice» (pardonnez le jeu de mots) aux réalités multiples et complexes de l'injustice, mais deviendra simplement un autre système nuisible et oppressif.

C'est pourquoi je suis si fortement en accord avec votre proposition selon laquelle la justice doit être **postnationale** - non pas dans un sens cosmopolite simpliste, mais dans le double sens « outsider » qui consiste à aller à la fois «au-dessus» et «en dessous» du faux universalisme promis par la nation. La justice n'est, comme vous le montrez si merveilleusement dans de nombreuses concrétisations, ni un ordre mondial abstrait, ni une revendication «patriotique» de pureté et d'authenticité. La justice est toujours locale et donc également différentielle. Parfois, cela signifie permettre le mouvement. Parfois, cela signifie refuser de se déplacer. Cela ne signifie pas qu'elle est relative ou arbitraire. Cela signifie qu'elle est concrète, locale, transfrontalière, matérielle et donc différenciée, si tant est qu'elle existe, et que pour que son extérieur concret se manifeste, nous avons tout intérêt à nous mettre au diapason des couches «au-dessus» et «en dessous» des catégories de base de nos économies politiques, simultanément.

La justice n'est pas une abstraction, elle est toujours concrète. Mais c'est une catégorie *ambitieuse*. Je ne veux pas dire par là qu'elle est imaginaire, mais que nous formulons notre besoin et notre désir de justice de manière correctrice : à la lumière des formes concrètes d'injustice que nous connaissons, nous formulons des intuitions

sur ce à quoi devrait ressembler tout ce qui mérite le nom de « justice ». Le cri pour la justice fonctionne alors moins comme un plan ou une feuille de route vers un ordre nouveau et juste, et davantage comme une perturbation à la fois de l'ordre et du désordre que nous connaissons. Il pointe vers un extérieur, même s'il tend, comme vous le montrez si judicieusement, à nous venir également d'un extérieur : extérieur à ce que nous sommes capables de nous dire, extérieur à ce que nous pouvons imaginer et, dans une certaine mesure, extérieur à ce que nous pouvons réaliser.

Il y a quelque chose **de profondément théologique et eschatologique** dans cette vision qui invite à la persévérance et à la créativité tout en nous orientant vers l'extérieur de nous-mêmes. «**Il y a toujours un extérieur** qui empêche les formations de pouvoir de se consolider», note Nivedita Menon. Les chercheurs queer, féministes et décoloniaux transforment cet extérieur en une épistémologie critique, une vision depuis les marges. Les chrétiens font également appel à cet extérieur pour obtenir des idées, des jugements et des réparations.

Il y a environ 75 ans, la première Assemblée du Conseil œcuménique des Églises s'est réunie à Amsterdam, sous la devise : «**Le désordre de l'homme et le dessein de Dieu**». Dévastés par la guerre et le génocide, désillusionnés par la complicité des nations, du droit, de la technologie et de la moralité dans les atrocités, ils ont décrit le monde comme étant dans un état de désordre, à la manière augustinienne : désordonné par le péché universel qui se manifeste également sur le plan social et politique. Ils ont alors cherché à se réorienter, en essayant de discerner «l'Église universelle dans le dessein de Dieu», «le témoignage de l'Église au dessein de Dieu», «l'Église et le désordre de la société» et «l'Église et le désordre international». Il s'agit bien sûr de tentatives louables de réorientation théologique et éthique, qui ont abouti à la création d'importantes institutions œcuméniques et internationales et à des efforts en faveur de la paix et de la justice.

Mais pour être honnête, aujourd'hui, je trouve plus effrayante que toute tentative de concevoir l'ordre juste, la seule l'invocation de Dieu comme garant de cette conception. Au mieux, cela pourrait être un projectionnisme correctif, au pire, une nouvelle itération de la suprématie chrétienne. Peut-être apprécions-nous aujourd'hui davantage le fait que «l'ordre» n'est pas plus étranger au péché universel que le désordre, et que la théologie chrétienne elle-même est profondément enchevêtrée

Thème B : Réponse 1. Thème B, 18 octobre, de 13 h 45 à 15 h.

dans le péché. Ni le concept d'«ordre» ni celui de «christianisme» ne fournissent l'«extérieur» nécessaire. L'ordre et le désordre sont tous deux soumis au jugement de la souffrance concrète et matérielle qu'ils engendrent, tout comme la théologie et la pratique chrétiennes. Persévérer dans notre témoignage aujourd'hui signifie en grande partie confesser la complicité et le péché du christianisme.

Heureusement, Dieu n'est pas le garant de l'ordre. Dieu n'offre pas les plans d'une conception parfaite. Dieu est la rupture nécessaire de notre ordre et de notre désordre pour ouvrir de nouvelles possibilités, et Dieu fournit l'épistémologie critique pour intervenir dans les deux.

Aujourd'hui, persévérer dans notre témoignage pourrait donc signifier accueillir la capacité de l'Esprit à bouleverser nos systèmes et à réorienter nos désirs. Persévérer dans notre témoignage pourrait signifier insister sur le jugement de Dieu « au-dessus » de notre ordre et de notre désordre. Persévérer dans notre témoignage pourrait signifier rechercher la solidarité concrète et incarnée du Christ au-delà des frontières ainsi qu'« au-dessous » des niveaux de l'État-nation, de la famille et même de l'Église. Cette persévérance ouvre la voie à l'humilité épistémique : la nécessité de rechercher ces idées à l'extérieur : en marge de l'Église et de la société, dans les épistémologies queer, féministes et décoloniales, mais aussi en dehors de l'Église, car elles nous viennent d'autres confessions, de traditions indigènes et de la sagesse écologique. Persévérer dans notre témoignage pourrait donc signifier insister sur le fait que le travail de justice n'est ni purement négatif ni purement positif, mais qu'il s'agit d'une participation à la contestation et au discernement, à la délibération et à la transformation.

Je vous remercie infiniment pour toutes les idées et l'inspiration que vous nous avez apportées.